

*L'AME NOIRE***L'HOMME PRIMITIF CENTRE-AFRICAIN**

L'observation des humanités les plus primitives amène à cette conclusion que la valeur générale des individus entre en antagonisme avec leur bien-être matériel, dès que ce bien-être se traduit par un amoindrissement des énergies et un ralentissement de l'activité dans toutes ses manifestations (1). Les peuplades africaines les plus réputées pour leur vigueur et leur valeur guerrière sont celles qui vivent encore à l'état sauvage au fond de leurs forêts, perpétuellement en guerre les unes contre les autres, soumises aux plus rudes conditions de la lutte pour la vie et que n'a point amollies notre civilisation avec son régime de paix et de sécurité. De même, parmi les éléments constitutifs du monde noir primitif, les femmes, soumises aux travaux les plus pénibles et astreintes par leurs multiples fonctions à une tension de toutes leurs énergies, sont manifestement supérieures aux hommes. Cette femme représente déjà une personnalité vigoureusement accusée, alors que l'homme, insouciant, oisif entre ses femmes et ses chefs politiques ou religieux, n'offre à notre observation qu'une ébauche de personnalité amorphe, inconsistante. Il n'a guère, au point de vue de l'Intelligence, du Caractère et des sentiments, que des facultés en puissance, mais

(1) C'est le paysan de France qui a gagné la guerre.

susceptibles, la plupart, de se développer sous l'influence d'excitations appropriées.

L'INTELLIGENCE

L'infériorité des primitifs résulte logiquement de leur complète inactivité cérébrale et d'un ralentissement consécutif dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Cet état d'inactivité cérébrale dérive à son tour de la monotonie de leurs occupations ordinaires. Affranchis par les féticheurs de tout souci concernant les intérêts de la collectivité, leur activité cérébrale est uniquement sollicitée par les *palabres* roulant sur d'insignifiantes questions d'intérêt personnel. C'est au cours de ces séances orageuses qu'apparaissent le mieux la puériorité, l'indécision et l'amoralité de ces créatures. L'amoralité est à la base de la mentalité des primitifs. L'éducation des enfants est inexistante dans le sens que nous attachons à ce terme. Les jeunes nègres, plus ou moins nourris, plus ou moins dégrasés, jamais talochés par leur mère, n'ont d'autre éducation que les exemples peu édifiants étalés sous leurs yeux ou les contes et les légendes que leur ressassent chaque soir, depuis leur plus tendre enfance, les vieux du village. Pas plus dans les actes et les propos de ces nègres que dans leurs légendes n'apparaissent les signes précurseurs d'aspirations vers une loi morale, vers un idéal quelconque. Le mensonge, la fourberie, les suggestions des plus bas instincts en forment seuls la trame. Ils sont, d'autre part, incapables de s'élever au-dessus des contingences de la vie matérielle.

Par contre, l'expérience de chaque jour démontre qu'il ne tient qu'à nous, en restant dans les limites des connaissances élémentaires, essentiellement pratiques, de faire progresser ces êtres abandonnés en ce pitoyable état. Les facultés intellectuelles des jeunes indigènes, en

particulier, convenablement dirigées, se développent avec une surprenante rapidité. On peut admettre, d'une manière générale, que la moyenne des enfants noirs, entre 8 et 15 ans, par exemple, soumis à un entraînement méthodique, ne le cède en rien à la moyenne des enfants européens du même âge. Au-dessus de 15 ans, et à mesure que l'on dépasse le niveau des études élémentaires, le jeune Européen reprend incontestablement la supériorité. La valeur intellectuelle de l'indigène abandonné à lui-même est, en effet, de courte durée. Vers la vingt-cinquième année, il inaugure une période de déclin qui s'accroît rapidement. Mais il s'agit là bien moins d'une dégénérescence cérébrale physiologique que d'une déchéance d'origine pathologique provenant, en partie, de l'alcoolisme et des excès sexuels, en partie de ce fait que le noir, incapable d'un effort de longue durée, retombe à son inaction primitive dès qu'il n'est plus astreint à un travail régulier. Les indigènes que l'on peut préserver des excès alcooliques ou vénériens et convertir à un entraînement intellectuel prolongé conservent jusqu'à un âge avancé l'intégrité de leurs facultés.

Bien dirigés, ils sont susceptibles, dans ces conditions, d'atteindre à des résultats extrêmement encourageants.

Des bambins à peine sortis de la première enfance apprennent à lire et à écrire en quelques mois, en quelques semaines. Les administrations publiques ou privées et les commerçants emploient déjà comme interprètes, expéditionnaires, comptables, télégraphistes, dactylographes, une quantité relativement très élevée d'autochtones, quand on connaît le nombre dérisoire d'écoles primaires qui ont été créées en Afrique Equatoriale Française et depuis si peu de temps.

Nous possédons dans nos services de prophylaxie contre la maladie du sommeil un certain nombre d'infirmiers recrutés sur place, qui, après cinq mois de stage dans un laboratoire, font couramment le diagnostic bactériologi-

que de la maladie du sommeil, depuis la prise de sang ou la ponction ganglionnaire, jusqu'à la reconnaissance du trypanosome au microscope, en passant par toutes les délicates opérations de laboratoire intermédiaires. Quelques-uns pratiquent des ponctions lombaires, des injections intra-veineuses avec une remarquable dextérité. Si l'on veut bien considérer que ces indigènes étaient, il y a quelques années encore, enlizados dans leur village dans un état de demi-sauvagerie et qu'ils n'ont à leur actif l'appoint d'aucune première mise héréditaire, on accordera bien que nous sommes autorisés à fonder sur la perfectibilité intellectuelle de ces primitifs les plus belles espérances. Mais poussons plus loin encore notre enquête.

Sans insister pour l'instant sur l'oeuvre des différentes missions religieuses en ce pays, je signalerai simplement quelques missionnaires protestants qui ont su attirer à eux de nombreux indigènes dont ils ont fait rapidement d'excellents ouvriers maçons, forgerons, menuisiers ou ébénistes.

La Compagnie du Chemin de fer du Congo Belge, dont le trafic est considérable, a, depuis plusieurs années, limité les effectifs de son personnel européen extrêmement onéreux au nombre d'agents strictement indispensable pour remplir les fonctions d'ingénieurs, de chefs des gares importantes, de comptables principaux, de chefs d'atelier, etc... Tous les autres emplois de mécaniciens, d'ouvriers dans les ateliers de réparations, de chefs des petites stations, d'aiguilleurs, d'employés divers sont fort exactement tenus par des indigènes, soit Sénégalais, soit, le plus souvent, autochtones... Ces mécaniciens indigènes pour ne citer que cette catégorie d'ouvriers, ont une connaissance approfondie de tous les organes d'une locomotive, de leur structure, de leur rôle respectif et de leur mode de fonctionnement. Ce ne sont pas des automates reproduisant machinalement, aveuglément certains gestes accomplis fréquemment devant eux. Ils comprennent

pourquoi, à un moment donné, ils doivent s'adresser à tel organe et non à tel autre. Quand survient un arrêt ou un ralentissement accidentel de leur locomotive, ils savent discerner la cause perturbatrice qui interrompt le jeu harmonieux de ce mécanisme complexe et apporter le remède qui convient, si la chose est possible.

Ces quelques exemples suffisent à établir que dans le domaine des connaissances concrètes, directement perceptibles par les sens, démontrables expérimentalement, les facultés de compréhension des primitifs ne sont pas sensiblement inférieures à notre propre entendement. A ce titre, les populations de l'Afrique Equatoriale Française représentent, dans leur ensemble, un capital intellectuel capable de donner, sous notre impulsion, un rendement considérable, mais condamné, en dehors de toute intervention de notre part, à demeurer éternellement stérile. Même les meilleurs d'entre les indigènes amenés par nos soins au degré de développement que je viens d'indiquer doivent, en raison de leur insouciance, de leur indolence, être soumis à une étroite surveillance, fréquemment stimulés. En ce qui concerne les tout primitifs qui n'ont encore jamais été soumis directement à notre influence, leur stagnation, pendant des siècles, au point initial de leur évolution, nous est maintenant bien compréhensible.

La cause en est, d'une part, dans leur inaptitude à raisonner, à analyser, à coordonner judicieusement les faits particuliers et à en tirer des idées générales. Elle réside, d'autre part, dans la débilité de leurs facultés imaginatives, dans leur apathique insouciance et leur répugnance à remonter jusqu'aux causes premières des phénomènes qui se produisent sous leurs yeux.

Les événements imprévus, les catastrophes qui fondent sur eux, les trouvent désarmés, sans autre réaction de défense que des offrandes aux Génies ou de stupides pratiques de sorcellerie ; et cela, uniquement, parce que, trop

peu déductifs et surtout trop indolents pour s'astreindre à la recherche souvent aisée des causes naturelles de ces événements, ils trouvent plus simple de tout mettre, *a priori*, sur le compte d'une intervention surnaturelle. Il ne faut d'ailleurs pas assigner d'autre origine aux légendes merveilleuses par quoi, non seulement les nègres, mais tous les autres peuples, à l'aurore de leur civilisation, se sont efforcés à imaginer une explication fantaisiste des phénomènes plus ou moins extraordinaires dépassant les limites de leur entendement. La mythologie tout entière dérive de cette même tendance. Ainsi, le rendement intellectuel dont ils étaient capables se dépensait, en pure perte, en fictions stériles ; ainsi, leur cerveau travaillait dans le vide, éperdument, sans aucun résultat concret.

C'est encore en raison de leur indolence que les nègres accueillent passivement, sans le moindre effort de compréhension, les productions les plus simples de notre génie créateur, et sont pleinement satisfaits par cette constatation que c'est encore là *une manière de Blancs...*

Aussi bien est-ce un fait digne de toute notre attention que des êtres humains constitués comme nous, appartenant à des races différentes, en Afrique Tropicale, en Amérique, en Océanie, séparés du reste du monde par des barrières longtemps infranchissables, aient pu subir, pendant un nombre de siècles qu'il est impossible de préciser, un arrêt aussi complet dans leur progression. Certes, dans l'Ancien Continent, on a pu observer, de tout temps, chez diverses familles ethniques, actuellement encore, en Asie, de longues périodes de stagnation succédant à des périodes d'extrême activité. A ne considérer que l'Europe, les progrès accomplis, surtout au point de vue scientifique, pendant les quinze premiers siècles de notre ère, paraissent à peu près négligeables quand nous mesurons le terrain parcouru durant ce dernier siècle. Mais encore ne s'agissait-il là que de demi-

sommeils, de ralentissements passagers dans l'évolution de l'esprit humain dont il a été souvent possible de déterminer, jusqu'à un certain point, les causes principales. Au contraire, parmi les populations centre-africaines, que nous étudions, nous constatons une immobilité absolue remontant à une date indéterminée. Et, à n'en plus douter, cet état d'impuissance cérébrale, cette inaptitude absolue à se développer, à progresser, ne sauraient se modifier en dehors de nous. Notre intervention énergique, continue, est et sera longtemps encore la condition indispensable à leur évolution. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les résultats que nous avons déjà obtenus en quelques années parmi les groupements indigènes soumis à notre influence de l'état de sauvagerie voisin de l'animalité où ils croupissaient depuis des milliers d'années, quand nous les avons visités pour la première fois. Ne constatons-nous pas, d'autre part, chaque jour, que les indigènes instruits par nous retombent rapidement à leur sauvagerie primitive, dès qu'ils sont de nouveau abandonnés à eux-mêmes ? Et quels enseignements ne nous offrent pas les petites républiques indépendantes de Monrovia, de Saint-Domingue ? Toutefois, il ne faut pas perdre de vue, sous peine de retomber, une fois de plus, dans de regrettables erreurs, que notre rôle de civilisateurs auprès de ces primitifs ne doit pas dépasser les limites que nous assignent les possibilités d'assimilation de leur constitution psychique et intellectuelle. Sans nous étendre ici plus longuement sur ce sujet, nous nous bornerons à rappeler que leur compréhension encore très bornée, en particulier leur inaptitude à analyser, à généraliser, limitent leur réceptivité à une instruction scientifique ou littéraire tout à fait élémentaire et assignent à leur intelligence une orientation principalement dirigée vers l'enseignement professionnel, qui pourra faire d'eux d'excellents ouvriers forgerons, mécaniciens, charpentiers, maçons, ébénistes, etc. De même, en ce qui concerne l'é-

ducation de ces indigènes réfractaires aux spéculations abstraites, il semble bien que nous devons nous résigner à ne les voir accéder que bien lentement aux idées de justice, de bonté, de générosité, de sacrifice, ainsi qu'à la conception d'une loi morale même rudimentaire. Il importe d'abord de créer en eux-mêmes un terrain favorable à l'ensemencement de semblables notions.

Ce sont des humanités, si j'ose dire, inachevées et qui ont à parcourir, pour se réaliser pleinement, toutes les étapes que nous avons franchies nous-mêmes... Aussi, leur observation attentive est-elle particulièrement intéressante en ce qu'elle nous offre un élément de comparaison précieux pour nous aider à analyser le mécanisme encore si obscur de l'élaboration de nos connaissances. Prenons quelques exemples qui montreront de façon précise en quoi leur constitution intellectuelle diffère de la nôtre.

Ils reçoivent, par l'intermédiaire des sens, des impressions du monde extérieur. Comme certains phénomènes leur apparaissent invariablement précédés ou suivis d'autres phénomènes toujours les mêmes, ils arrivent passivement, par le jeu automatique des associations d'idées, à créer entre eux ce que nous appelons une relation de cause à effet. L'observation de la nature leur a montré que la pluie est toujours accompagnée de l'apparition de nuages : ils établissent un rapport étroit entre la pluie et les nuages. Mais leur curiosité ne va pas poursuivre l'enchaînement des phénomènes antérieurs dont la pluie n'est que l'ultime aboutissement. Aucun nègre n'a jamais éprouvé le besoin de connaître à quelles causes sont dues la formation et l'apparition des nuages, du moment que ces causes non directement perceptibles par les sens ne se sont point imposées, d'elles-mêmes, à son attention. Ils ne sont jamais, comme nous, tourmentés par cette soif de savoir, ce désir impérieux, même chez nos enfants, de remonter, de cause en cause, par delà les

phénomènes sensibles, à la cause première des choses.

Notons ceci encore : ces primitifs, après avoir vu la mort succéder à un traumatisme ou à l'absorption d'un poison, ont établi une relation entre ces deux ordres de faits, mais toujours automatiquement, sans aucun effort volontaire de réflexion, de discussion et de jugement. Ils n'ont jamais cherché à connaître le *pourquoi* et le *comment* de cette relation, pas plus qu'ils n'ont jamais cherché à comprendre pourquoi la chaleur dessèche les graines ou les racines qu'ils exposent au soleil. Aussi pourrait-on être tenté de croire que où notre jugement, où notre sens critique développés par l'éducation savent discerner une relation de cause à effet, ils ne voient, eux, suivant l'expression de Hume, que succession régulière. Bien mieux : les nègres à l'état sauvage sont si étroitement tributaires des seules impressions sensorielles, pour tout ce qui concerne l'acquisition de leurs connaissances, qu'ils se refusent à assigner à la mort une autre cause indépendante de ces deux phénomènes nettement accessibles aux sens, évidents : le traumatisme ou l'absorption d'un poison. Ils n'admettent pas la mort par dégénérescence physiologique des tissus ou des organes, que nous qualifions, nous, au contraire, de mort naturelle.

L'ensemble de leurs connaissances, je le répète, est strictement limité aux impressions reçues du monde extérieur par l'intermédiaire des sens, enregistrées et classées par l'intelligence. Mais les idées qu'ils s'en forment et qu'ils en gardent ne dépassent pas les faits particuliers auxquels elles se rapportent. Ils ne possèdent pas la faculté de les étendre, par le raisonnement, à d'autres catégories de faits et de formuler, par induction, des lois générales. Ils peuvent reconnaître que, envisagés séparément, tels phénomènes sont causés par tels autres phénomènes, mais il n'en découle pas pour eux la nécessité de ce principe que tout phénomène, tout effet a une cause. Ceci nous explique, en partie, que le problème de l'o-

rigine du monde n'ait jamais sollicité leur attention. Les impressions venues du dehors ne font qu'exciter passagèrement leur sensibilité et leur intelligence, mais n'ont, en eux-mêmes, aucun retentissement prolongé et s'éteignent tout aussitôt dans les ténèbres de leur conscience assoupie.

Cette inaptitude à généraliser dérive de la même débilité intellectuelle qui leur interdit de s'élever à la conception d'idées dépassant le domaine de la sensation. On chercherait vainement à découvrir en eux quelques indices d'imagination créatrice ; leurs fictions ne sont jamais formées que d'éléments empruntés à la réalité. Ils ne connaissent rien, ne soupçonnent rien des entités abstraites telles que l'Honneur, la Patrie, le Sacrifice, et ce qu'ils ignorent par-dessus tout, c'est eux-mêmes, c'est leur propre « Moi ». Les hautes sphères de l'Idéal, de l'Absolu leur sont également inaccessibles. Rappelons, d'autre part, sans insister ici davantage sur ce point, que leur émotivité passionnelle est uniquement excitée à l'occasion de l'acte sexuel et seulement pendant le temps que dure l'accomplissement de cet acte.

Parlerai-je enfin de la Morale de ces nègres fondée exclusivement sur les enseignements qu'ils ont pu retirer de l'observation de la nature ? Enseignements redoutables, en vérité, en ce qu'ils montrent partout et toujours l'inéluctable écrasement des faibles par les forts et que, les suggestions de l'instinct de conservation aidant, ils amènent fatalement à cette conclusion terriblement immorale : le respect, le culte exclusif de la Force.

Ceci posé, comment admettre l'universalité de la *raison pratique* sur quoi reposent toute la morale et toute la philosophie kantiennes, de cette raison pratique innée en nous, constituant l'essence même de l'être humain, qui, dans chaque cas particulier, nous crie impérativement : « Ceci est bien ; fais-le ! Ceci est mal ; ne le fais pas ! » A n'en pas douter, nos primitifs centre-africains, tout au

moins, ne reçoivent, en matière de morale, d'autres enseignements que les pernicious exemples donnés par la nature et d'autres inspirations que les suggestions féroce-ment égoïstes de l'instinct de conservation individuelle ou collective. Ils ne sont pas plus invités par une sorte de voix intérieure à faire le bien et à éviter le mal que cette même voix intérieure ne leur apprend à établir la distinction entre ce qui est le bien et ce qui est le mal.

§

Telles sont les limites de l'activité intellectuelle des sauvages livrés à eux-mêmes dans les régions encore à peine explorées du centre de l'Afrique. Mais ici se pose une question de la plus haute importance. Nos protégés centre-africains, puisque je ne m'occupe ici que de cette catégorie de primitifs, ont-ils toujours été dans ce même état d'infériorité ? N'ont-ils pas traversé, à une époque plus ou moins lointaine qu'il est impossible de préciser, une crise d'activité cérébrale durant laquelle leurs facultés d'observation, de jugement, d'invention et d'imagination se seraient affirmées par des manifestations particulièrement démonstratives ? En les observant de très près dans les menus détails de leur vie matérielle on découvre, çà et là, certains procédés, certains dispositifs aussi ingénieux que compliqués marqués au sceau d'une vive intelligence et révélant, au surplus, un ensemble de connaissances assez étendues.

Je rappelle le procédé employé pour obtenir du feu en quelques secondes. L'indigène accroupi maintient sous son pied, fixée horizontalement sur le sol, une baguette de roseau à moelle spongieuse, à écorce ligneuse très résistante percée d'un orifice ; dans cet orifice il introduit l'extrémité d'un bâtonnet en bois très dur, auquel il imprime de rapides mouvements de rotation en le faisant rouler entre ses mains, alternativement, dans l'un et l'autre sens. Les frottements rapides du bâtonnet contre les parois de

l'orifice déterminent, en moins d'une minute, une élévation de température suffisante pour ignifier la moelle spongieuse du roseau.

Que dire de l'installation de ces hauts fourneaux en miniature construits par les sauvages Yakomas des rives du M'Bonou dans le but de fondre le minerai de fer ou de cuivre ? Imaginez une cheminée de tirage en argile de deux mètres de hauteur surmontant un four à charbon de bois dont l'aire grillagée est activement ventilée à l'aide de soufflets en peau d'antilope. Le même dispositif est ensuite utilisé pour forger le métal et fabriquer des pioches, des colliers ou des bracelets, des haches, des sagaies, des pointes de flèches.

Mais voici mieux encore. Dans le Haut-Oubangui on prépare, de la manière suivante, le sel destiné à assaisonner les aliments. Certaines plantes aquatiques spéciales récoltées dans les marais sont préalablement desséchées et incinérées. Les cendres, très riches en sulfates, nitrates et chlorures solubles, sont disposées, au-dessus d'une couche de sable filtrante, dans une marmite en terre dont le fond est criblé de menus orifices. On fait le plein de la marmite avec de l'eau qui s'écoule lentement par ces orifices après s'être saturée de nitrates, de sulfates et de chlorures, la couche de sable retenant les impuretés. Il ne reste plus qu'à évaporer le liquide jusqu'à siccité et à recueillir le résidu sec de couleur grisâtre, d'une saveur exécrable, néanmoins très prisé par les indigènes.

J'insiste sur ce fait que les peuplades auxquelles je fais allusion ici sont composées d'autochtones vivant depuis des siècles au milieu de leurs forêts, en relations peu fréquentes avec les tribus voisines, tout aussi sauvages, et n'ayant certainement jamais pu recevoir aucune inspiration d'autres groupements plus civilisés. Ceci posé, serait-ce donc par le seul fait du hasard que ces primitifs ont reconnu la nécessité d'incorporer certains sels à leurs aliments, qu'ils en ont découvert la présence dans les tis-

sus des plantes aquatiques et enfin qu'ils sont parvenus à les en extraire par le véritable procédé de laboratoire que je viens de décrire ? A n'en pas douter, nous devons voir dans ces quelques exemples choisis entre tant d'autres autant de manifestations de l'intelligence s'exerçant intégralement, dans le domaine du concret, du contingent, avec l'entière coopération de ses facultés d'observation, de raisonnement, de généralisation et d'imagination.

Voilà, semble-t-il, une éclatante confirmation de la loi de *constance intellectuelle* de Remy de Gourmont. Peut-être, dans une certaine mesure. Mais une prudente réserve s'impose. Il ne s'est agi là, sans aucun doute, que d'une crise d'activité intellectuelle occasionnelle, passagère, dont il n'est peut-être pas impossible de découvrir la cause déterminante et le processus. Les ingénieuses inventions auxquelles je fais allusion, orientées vers l'utilisation pratique des ressources fournies par la nature, correspondaient toutes, sans exception, à des besoins impérieux, vitaux... A l'appel de ces besoins, les véhémentes sollicitations de l'instinct de conservation ont excité au paroxysme l'activité cérébrale de ces primitifs et provoqué graduellement le plein épanouissement de celles de leurs facultés intellectuelles s'exerçant à cette occasion avec le plus d'intensité. Ainsi, ils ont progressé, ils ont inventé, ils ont créé, eux aussi, jusqu'au jour où, tous leurs besoins vitaux se trouvant satisfaits et leur activité cérébrale n'étant plus sollicitée par l'instinct de conservation, ils sont tombés successivement à l'état d'inaction cérébrale, puis de dégénérescence intellectuelle, et, enfin, de fixité, d'immobilisation, pendant des siècles, au point où nous les trouvons maintenant. Aussi, tout ce que nous pouvons reconnaître à ces sauvages, c'est la persistance, en puissance, à l'état latent, de leur intelligence normalement obnubilée et susceptible de se réaliser complètement, avec tous ses attributs, seulement dans certaines

conditions et sous l'influence d'excitations appropriées.

Mais encore, même dans ces conditions, même sous l'influence de ces excitations, il reste tout un vaste domaine de l'intelligence où leur activité n'a jamais pu atteindre, à aucune époque : c'est le domaine des idées pures, de l'Idéal, de l'Absolu. Ces primaires livrés à eux-mêmes, au moment culminant de leur puissance cérébrale, ont accompli, dans l'étroite sphère du relatif et du contingent, l'effort intellectuel nécessaire pour pourvoir ingénieusement à la satisfaction de leurs besoins exclusivement matériels, mais ils n'ont certainement pas pu s'élever au delà. Car, pour les hommes civilisés parvenus à ce degré de leur évolution où ils le peuvent concevoir, l'Idéal devient bien vite un besoin aussi impérieux que de se nourrir, de se procurer du feu, de forger des armes pour leur défense : un besoin survivant aux générations qui passent, jamais satisfait, toujours de plus en plus ardemment poursuivi. Or, nous ne trouvons rien de semblable qui ait survécu dans les âmes de ces sauvages bornés, jusque dans leurs croyances religieuses, aux plus humbles concepts. Est-ce à dire qu'ils sont voués à être exclus éternellement de ces hautes sphères de la pensée ? Je ne le pense pas. Ce sont simplement des humanités attardées, que des conditions particulières de climat et de milieu, l'isolement, la complicité d'un sol généreux pourvoyant abondamment à leurs besoins ont immobilisées, après une courte période d'activité, dans un demi-sommeil. Constitués comme nous, ils évolueront vraisemblablement comme nous quand ils seront placés dans des conditions identiques à celles qui ont présidé à notre propre évolution. Quelques siècles y suffiront.

§

Cette étude du noir, au point de vue intellectuel, serait incomplète si je ne consacrais un paragraphe spécial à ses aptitudes artistiques.

Je crois fermement que la plupart des nègres, dans l'état actuel d'inéducation de leur sens visuel, sont complètement inaptes à éprouver, par la vue, une sensation esthétique. A quelques exceptions près, parmi lesquelles je range les femmes, ils n'ont pas la faculté de concevoir et d'apprécier la Beauté. Pour eux, l'idéal de la beauté humaine ne va pas au delà des manifestations de la force et de la résistance physique. Ils jugent hommes et femmes au poids et à la taille.

Ils sont, de même, insensibles à la beauté d'un paysage. Seules, les frappent des apparences extérieures leur donnant, soit des impressions de force (un arbre immense, une grande montagne), soit des sensations agréables ou pénibles (la fraîcheur d'un bois, la vase gluante d'un bas-fond marécageux). Les vastes plateaux rocailleux, dénudés, leur sont antipathiques, non parce qu'ils sont laids, mais parce que leurs pieds en sont douloureusement impressionnés. Quand vous interrogez un noir arrêté devant un beau paysage sur l'objet de sa contemplation, il vous répond : « Je ne regarde rien ! » ou bien : « Je regarde, là-bas, cette femme qui travaille dans sa plantation ! » Il est décourageant au même titre que le boy que vous chargez de composer un bouquet et qui vous présente les plus jolies fleurs étroitement comprimées, garrottées, en bottes d'asperges. L'impression visuelle produite par ce bouquet n'éveille en lui aucune sensation ; toute sa valeur réside dans son rendement, au point de vue olfactif.

Le noir n'est pas tenté, spontanément, de reproduire la configuration des objets qu'il a constamment sous les yeux. J'ai aperçu parfois sur des murs, sur des portes, de grossières silhouettes d'hommes, d'animaux, de pirogues représentées à l'aide de fragments de charbon. Mais l'auteur était toujours un indigène relativement éduqué et déjà initié par des Européens à la représentation de ces objets. Ajouterai-je que les silhouettes de ces bonshommes, de ces animaux, de ces pirogues dénotaient le même sens

de la ressemblance et de la perspective que nous retrouvons chez les enfants européens de 4 ou 5 ans s'essayant à de semblables reproductions (1). ? Je n'ai d'ailleurs jamais assisté à un essai de figuration de groupements d'êtres ou d'objets : une foule, un village, un paysage dénotant une tendance à interpréter une impression d'ensemble, à concréter une idée générale. Leur cerveau enregistre et peut reproduire des impressions successives isolées, mais sans aucun travail complémentaire de synthèse, de composition.

Il semble en être de même de la perception et de l'élaboration intérieure des sensations auditives. Pourtant le nègre africain de la zone équatoriale, le Congolais, en particulier, est doué d'une organisation cérébrale tout à fait remarquable au point de vue de la perception, de la fixation et de la reproduction des sons musicaux. Son cerveau reçoit et enregistre les impressions musicales avec une précision surprenante, tant en ce qui concerne le timbre, la hauteur des sons que la cadence suivant laquelle ils sont émis. De plus, ces impressions sont persistantes et il conserve pendant longtemps la faculté de les évoquer et de les reproduire.

La plupart des nègres, après quelques auditions, parfois même après une seule audition, chantent fidèlement, note pour note, une phrase mélodique. Au Congo belge, nos alliés, croyant, bien à tort, les noirs incapables de recevoir une éducation musicale complète, ont réussi à former une fanfare indigène dont les exécutants ne connaissent pas une note de musique et exécutent convenablement des symphonies, après qu'on les leur a serinées un certain nombre de fois à l'aide d'un phonographe. Les missionnaires catholiques possèdent dans la plupart de leurs missions des maîtrises formées d'enfants des deux sexes

(1) Il est encore à noter que s'il existe chez les tribus Pahouines ou Gabonaises de la côte et chez les Eatéks de nombreuses reproductions d'hommes ou d'animaux grossièrement sculptées sur bois ou sur ivoire; on n'en retrouve plus aucun spécimen parmi les peuplades du centre de l'Afrique.

qui arrivent très facilement à chanter des chœurs à plusieurs voix.

Mais les aptitudes musicales des noirs vont bien au delà de la perception et de la reproduction des sons émis devant eux. Ils sont capables de lire couramment l'écriture musicale adoptée par les peuples civilisés : hauteur et valeur des notes, signes conventionnels indiquant la mesure, les clefs, les portées, etc... Une fois entraînés à la lecture musicale, ce n'est plus qu'un jeu pour eux d'interpréter sur un instrument quelconque : piston, baryton, trombone, une partition écrite. Pendant que je trace ces lignes, en ce bruyant après-midi du 14 juillet, la fanfare du bataillon de tirailleurs congolais, non loin de ma demeure, donne un concert dont le programme comprend une dizaine de morceaux : marches, valse, mazurkas, le *Chant du Départ*, *La Marseillaise*. L'exécution ne laisse à peu près rien à désirer, ni au point de vue de la mesure et de l'ensemble, ni au point de vue de la vigueur et de la franchise des attaques. Ce résultat extrêmement intéressant que je croyais, moi-même, difficilement réalisable, a été obtenu, en quelques mois, avec de jeunes indigènes nullement préparés, provenant des plus obscurs villages du Haut-Oubangui, et ignorant, il y a un an, qu'il existât une écriture musicale, des pistons, des barytons et des trombones.

J'arrive enfin à la faculté que possèdent les nègres, non plus seulement de reproduire des assemblages de sons musicaux perçus auditivement ou visuellement, mais de créer, eux-mêmes, de toutes pièces, ces assemblages de sons mélodieux ou harmonieux. Dans chaque tribu il existe un répertoire traditionnel d'airs musicaux très en faveur parmi les piroguiers, les porteurs et les danseurs de tams-tams. Un ou deux individus chantent, sur des paroles improvisées, un thème mélodique après lequel tous les assistants entonnent en chœur, comme refrain, une phrase harmonique à plusieurs voix.

Mais, en dehors de ce répertoire fixe, chaque indigène s'érigeant compositeur improvise instantanément sur une sorte de harpe ou de guitare un motif musical avec accord ; sur cet accompagnement, il chante, pendant des heures entières, une sorte de récitatif exprimant ses pensées ou ses souvenirs.

La musique paraît être, pour le nègre, un aliment cérébral correspondant à un besoin. Elle produit sur ses centres nerveux une excitation qui, à l'occasion de l'effort, active la production du potentiel nerveux, et semble, en même temps, exercer une action anesthésique sur la sensation douloureuse de fatigue musculaire. (Les nègres qui souffrent physiquement ne cessent de chanter, nuit et jour.) La musique joue encore, chez le noir, le rôle d'un agent de détente qui canalise le trop plein de son émotivité violemment excitée par la joie ou la douleur. Il traduit sa joie par des chants et des danses. Il est également incapable de traduire l'affliction que lui causent un dommage matériel ou la perte d'un être cher autrement que par d'assourdissantes lamentations vociférées musicalement. La musique est la forme la plus ordinaire de l'extériorisation de ses sensations et de ses sentiments. Mais il est extrêmement curieux qu'elle est, par contre, impuissante à provoquer chez lui aucun sentiment, aucune émotion, exception faite, cependant, pour certains indigènes de nos vieilles colonies dont l'émotivité a été, si j'ose dire, plus éduquée. Pour le primitif, elle n'est qu'un bruit harmonieux n'allant pas au delà de l'excitation cérébrale et n'affectant en rien sa sensibilité.

Je reprendrai ici comme sujet d'étude ces tirailleurs musiciens dont j'ai vanté, tout à l'heure, les étonnantes aptitudes musicales. Ils exécutent d'enthousiasme, avec verve, sans une fausse note, sans une faute de mesure, les pas redoublés tintamarresques à allure vive, les polkas, les mazurkas, les valse au rythme bien marqué, quelles qu'en soient les difficultés d'exécution. Mais quand vient

le tour d'une mélodie au rythme irrégulier et lent traduisant des sentiments et en suivant les mouvements tendres ou passionnés, nos pauvres nègres désorientés perdent pied. Quand il s'agit d'un morceau *d'expression* destiné non plus seulement à exciter le cerveau avec des sons, mais à émouvoir l'âme par un langage musical dépassant le domaine des impressions sensorielles, notre exécutant nègre n'apparaît plus que comme un automate reproduisant mécaniquement les notes inscrites sur son carton avec toutes les ressources de son intelligence, mais sans réelle compréhension et sans émotion. Il reproduit l'expression de la pensée de l'auteur, mais cette pensée elle-même lui reste étrangère.

La limite que je viens d'assigner aux aptitudes musicales du noir primitif est-elle susceptible d'être reculée par une éducation appropriée ? Je n'ose l'espérer, du moins pour les générations présentes, car il faudrait, pour cela, une transformation radicale de sa complexion sentimentale. Nos enfants européens, encore dénués de toute éducation artistique, frissonnent, pâlisent et pleurent sous le choc émotionnel d'un langage musical puissamment éloquent. Rien de semblable chez le noir.

LE CARACTÈRE

Il est un élément primordial qui domine toute la personnalité du primitif et imprime à son caractère sa physionomie spéciale : c'est le respect de la Force. Ses relations avec le monde extérieur dépendent exclusivement du rapport qu'il croit pouvoir établir entre sa valeur combattive et celle des individus qui l'entourent. Dès qu'il est fixé à cet égard, il subordonne aveuglément sa conduite aux prescriptions conformes de l'instinct de conservation individuelle ; il écrase impitoyablement le plus faible, et se soumet sans réserve au plus fort. Pénétré de

crainte et d'admiration devant la Force, il n'est ni surpris, ni indigné que l'homme dont il a éprouvé la supériorité abuse de son pouvoir jusqu'aux dernières limites, mais il n'admet pas, en revanche, qu'on limite ses propres droits sur plus faible que lui. Il n'attend pas plus la pitié de la part de ses oppresseurs qu'il ne la conçoit à l'égard de ses opprimés. Nous aurions, à l'occasion de la dernière guerre, fort maladroitement plaidé notre cause auprès de lui en incriminant l'inqualifiable agression des Allemands, leurs crimes, leurs exactions pendant les hostilités et leur duplicité actuelle. Nous n'aurions fait ainsi que lui donner, aux dépens de notre propre prestige, une très haute idée de nos ennemis. Il a été, par contre, tout de suite conquis par notre résistance acharnée et par notre victoire.

Certains coloniaux ont fait preuve de peu de clairvoyance en prétendant que le nègre primitif a la notion intuitive de la justice. Cette notion suppose d'abord la faculté d'établir une distinction entre le juste et l'injuste, et cette faculté nécessite, à son tour, l'existence préalable d'un terme de comparaison, d'un principe directeur dicté par une loi morale. Où les noirs pourraient-ils trouver autour d'eux ce principe directeur, cette loi morale ? Est-ce dans la Nature qui ne leur donne en exemple que l'odieux spectacle d'animaux innombrables dont l'unique loi est de vivre et de se reproduire, envers et contre tous, sans autre guide que leur instinct ? Leur unique code de justice, c'est l'ensemble des coutumes de la tribu dérivant toujours de ce même principe de la loi du plus fort. Un homme libre nourrit ses esclaves parce qu'il attend de cette nourriture un rendement proportionnel en travail : tel le mécanicien qui alimente sa machine à vapeur en combustible. Dès que l'un de ces travailleurs est atteint d'une grave maladie le mettant définitivement hors d'état de produire, il le fait transporter dans la brousse où les fauves ne tardent pas à le débarrasser de cette bouche

inutile. Les autres esclaves trouvent cela tout naturel. Ils agiraient de même s'ils devenaient les maîtres à leur tour. Bien mieux, ils seraient choqués que, dans les mêmes circonstances, un des leurs bénéficiât d'un traitement différent.

Autant ce primitif est prêt à admettre tous les privilèges que s'arrogue une caste supérieure à la sienne, autant il accepte difficilement que des individus occupant le même rang social soient différemment traités. Si vous commettez l'imprudence d'accorder, sans motif apparent, une gratification supplémentaire à l'un de vos porteurs ou travailleurs, toute la meute de ses compagnons accourt, indignée, réclamer le même cadeau :

« Tu as donné 10 bananes à Zanga et à moi, qui ai travaillé autant que lui, tu n'en donnes que 5 ? C'est bon ça ? »

Leur ressentiment est exaspéré au paroxysme si Zanga appartient à une autre tribu. Après cela, votre interprète, vos tirailleurs ou miliciens d'escorte, personnages considérables à leurs yeux, pourront, subrepticement, venir opérer des prélèvements illicites sur leur ration ; ils se soumettront sans protester.

Faut-il voir dans les faits de ce genre le premier éveil d'un embryonnaire sentiment d'équité ? Je n'y vois, pour ma part, que jalousie instinctive. Je le répète, on chercherait vainement chez le primitif d'autres notions sur le bien et le mal, d'autres principes de justice que ceux qui peuvent lui être inspirés par la nature, la crainte de la Force et l'instinct de conservation individuelle. Le premier mouvement du plus faible est de s'incliner devant le plus fort. Mais l'instinct de conservation lui a secondairement suggéré d'autres réactions de défense qui ont influé, à leur tour, sur son caractère. La magie, très en faveur en pays noir, lui a d'abord permis d'opposer les forces occultes à la force brutale. Une autre réaction de défense a été la ruse et le mensonge.

Le mensonge est, à ce point, ancré dans le caractère de tous les nègres que, pris au dépourvu par une question inattendue, ils commencent tout d'abord par mentir, à tout hasard, sans même se demander ce qu'il en pourra advenir. Ils mentent pour éviter le châtement ou extorquer indûment un bénéfice ; mais ils mentent encore sans intérêt, sans motifs, en racontant, par exemple, un incident banal qui ne les concerne en aucune façon. C'est là, d'ailleurs, l'origine de ces bruits extraordinaires qui se répandent en Afrique avec une rapidité inconcevable, contenant en général une part de vérité, mais outrageusement amplifiés et dénaturés.

La ruse, née du besoin légitime de lutter contre l'omnipotence de la force brutale, s'est graduellement abaissée à dérober le bien d'autrui, ce qui, à tout prendre, est encore une manifestation de l'instinct de conservation individuelle. Il ne semble pas, d'autre part, que le développement intellectuel, la progression dans la hiérarchie humaine aient modifié très favorablement leurs tendances à cet égard. Peut-être même le contact prolongé avec les Blancs les a-t-il aggravées en révélant à ces indigènes des besoins et des désirs nouveaux qu'ils peuvent plus difficilement satisfaire. Il semble, par contre, que les primitifs initiés au fétichisme, tout en restant foncièrement voleurs, trouvent cependant dans leur religion un frein modérateur à leur regrettable penchant (1). Lors de notre première prise de contact avec les populations du Bahrel-Ghazal, la crainte superstitieuse du Blanc réputé *fétiche* leur inspirait le respect de l'Européen et de tout ce qui touchait à sa personne. J'ai vu, à cette époque déjà lointaine, sur une route très fréquentée par les indigènes, dans le sultanat de Semio, tout un amoncellement de caisses de perles abandonnées là depuis plusieurs mois, pié-

(1) Je regrette de n'en pouvoir dire autant des nègres catholiques, qui paraissent ne voir dans le sacrement de la confession et l'absolution consécutive qu'un encouragement à persévérer indéfiniment dans les plus coupables errements.

tinées et éventrées par les éléphants. Le contenu de ces caisses, pourtant fort apprécié à ce moment, était intact. Un objet quelconque oublié au campement ou dans un village était toujours restitué; les habitants, pourtant si économes de leurs efforts, accomplissaient parfois des records de vitesse pour rejoindre le Blanc et le lui remettre. Dans les agglomérations où est déjà institué le régime de la propriété individuelle, il suffit souvent qu'une plantation soit placée sous la protection d'un fétiche bien apparent pour qu'elle soit respectée.

Le facteur moralisateur qui intervient dans les exemples que je viens de citer n'est autre, en dernière analyse, que la peur. Ces nègres, depuis qu'ils se sont familiarisés avec les Blancs et ont éprouvé l'esprit de tolérance de certains d'entre eux, ne se font plus aucun scrupule de les détrousser quand se présente une occasion favorable. Les indigènes, entre eux, exploitent encore de préférence ce sentiment de la peur comme étant le moyen le plus efficace pour défendre leurs biens. Leurs coutumes punissaient le vol de la peine de mort. Dans l'état de complète amoralité où vit le nègre primitif, incapable de discerner le mal du bien, la peur du châtement, seule, peut endiguer ses mauvais penchants, car il est extrêmement poltron. Son geste instinctif en présence d'un inconnu, devant un phénomène extraordinaire, est la fuite, avant même de se rendre compte s'il court un danger quelconque. En revanche, comme tous les poltrons, il est prompt à abuser d'une excessive bienveillance et de l'impunité. On peut affirmer que la plupart des soulèvements, parmi les tribus centre-africaines, au début de notre occupation, ont été déterminés par notre manque de fermeté. Ces noirs interprétaient notre extrême tolérance comme un signe de faiblesse et en abusaient indignement, jusqu'au jour où, à bout de patience, nous nous décidions à leur infliger une punition exemplaire. Mais, alors, la transformation était complète, immédiate. Autant leur attitude antérieure

était irrespectueuse, arrogante, autant, dès le lendemain même de la répression, ils s'appliquaient, en toutes circonstances, à donner des preuves de la plus entière soumission et d'une obéissance aveugle. Dès ce jour, aussi, ils demandaient avec la plus pressante insistance à être guidés, conseillés par nous, se pliant à nos directions avec une confiance absolue.

Ce besoin d'une autorité directrice découle de leur nature même de primitifs n'ayant à leur service que des instincts déjà dégénérés et non encore compensés par un développement suffisant de leur intelligence. Leur indolence a fait le reste en les désaccoutumant de l'usage de la volonté. Ils recherchent instinctivement le maître entre les mains de qui ils puissent s'abandonner entièrement, le maître qui pense, délibère, se détermine et agit pour eux. Les seules collectivités africaines qui aient progressé sont celles qui ont eu la bonne fortune de posséder à leur tête des chefs militaires intelligents et sévères : les Samory, les Behanzin, les Rabba. Les autres agglomérations, dirigées par des chefs sans intelligence et sans volonté, se sont peu à peu désagrégées, morcelées en villages tout aussi mal commandés. Dans ce dernier cas, l'autorité est allée à des individus redevables à leurs fonctions héréditaires d'une intelligence plus développée et auréolés, au surplus, d'un réel prestige : les féticheurs. Ces chefs religieux, derrière l'autorité illusoire des chefs de villages, sont les véritables directeurs de la collectivité. Eux seuls sont capables de prendre et d'imposer des déterminations toujours docilement acceptées comme étant dictées par les Génies ou les âmes des ancêtres. Et c'est ce qui explique, parmi ces indigènes, la survivance de quelques vestiges d'ordre dans leur incohérence, de quelque passagère énergie dans leur inertie, de quelque apparence de discipline dans leur organisation politique et sociale. Que les féticheurs aient abusé de leur puissance illimitée pour exploiter odieusement leurs congénères, ceci était

dans l'ordre naturel des choses. Mais ne savons-nous pas que les noirs primitifs acceptent tout, sans récriminations, de qui a su s'élever au-dessus d'eux ?

Aussi, ces abus de pouvoir n'ont-ils en rien amoindri leur vénération pour les fétiches et les féticheurs. Leur crédulité est sans limites, comme leur passivité. Les superstitions les plus grossières sont acceptées par eux, sans examen, avec une naïveté touchante. Ils sont, par-dessus tout, éminemment suggestionnables. Des noirs vous affirment, de la meilleure foi du monde, avoir vu le féticheur abattre, d'un seul coup de hachette, la tête d'un individu, puis la lui recoller sur les épaules sans que le patient ait été le moins du monde incommodé par cette opération.

Eminemment superstitieux et crédule, le noir est aussi très traditionaliste. Il est profondément attaché aux croyances et aux coutumes de sa tribu. S'il ne pousse pas aussi loin que la femme *l'orgueil de race*, il est possédé, par contre, au suprême degré par l'amour-propre de clan, qu'il s'agisse de sa tribu ou de son village. Le Sango ou le Banziris auquel vous direz : « Les noirs ne sont pas forts ! » accueillera cette proposition d'un haussement d'épaules dubitatif, comme une chose très possible. Il tentera même de l'expliquer : « Les noirs, répondra-t-il, ne mangent pas de la viande tous les jours comme les Blancs ! » Dites-lui, par contre : « Les Sangos ou les Banziris ne sont pas forts ! » Vous le verrez se dresser devant vous, frémissant d'indignation, profondément blessé dans sa dignité de Sango ou de Banziris, et il protestera avec violence, demandant à être mis à l'épreuve concurremment avec un individu appartenant à une autre tribu. Et ceci confirme ce que j'ai avancé plus haut, au sujet de son respect de la hiérarchie ; il s'incline sans hésitation devant plus fort que lui, en l'espèce, devant les Blancs, mais ne conçoit aucune différence d'appréciation ou de traitement entre lui et ses égaux.

§

De cette esquisse à larges traits du nègre africain primitif nous pouvons déjà déduire de précieuses indications au point de vue de ses facultés d'assimilation à notre civilisation.

Le tableau que je viens de brosser n'est pas très encourageant, je l'avoue. Ce noir nous apparaît, en somme, tout à la fois amoral, poltron, menteur, voleur, vaniteux, stupidement crédule et apathique.

Et avec cela ? me demanderez-vous. Eh bien ! avec cela il possède, en puissance, beaucoup de nos propres qualités, qu'il nous appartient de développer en lui, en nous servant, parfois, de ses défauts. Car, très franchement, il n'existe pas, entre ce primitif et nous, au seul point de vue du caractère, une telle dissemblance que l'Européen, arrivant en pays noir se puisse croire subitement transporté dans un monde autre. Et en énumérant ses vices et ses défauts, je n'ai eu besoin de recourir à aucun néologisme : je n'ai fait qu'employer des vocables d'un usage très fréquent parmi nous.

Je glisse sur sa fâcheuse tendance au vol, qui n'est évidemment point indispensable à sa promotion au rang des civilisés, mais qui n'est pas non plus absolument incompatible avec cet état. D'ailleurs, n'avons-nous pas, involontairement, un peu contribué à aggraver chez nos protégés ce vice, d'abord en leur révélant de nouveaux besoins, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, mais aussi en développant parmi eux, grâce à nos importations diverses, la propriété individuelle, réduite à si peu de chose chez les primitifs vivant sous une sorte de régime collectiviste, tout au moins en ce qui concerne les produits du sol.

Le nègre est menteur irraisonnablement, sans mesure. Mais ici, encore, j'estime que nous ne saurions, sans injustice, lui jeter trop vigoureusement l'anathème. Conçoit-on une collectivité humaine capable de durer sans le men-

songe, qui, seul, permet aux hommes de vivre en société et de se supporter les uns les autres ? Plus va le monde, plus il se civilise et plus la vérité apparaît une très vieille dame qui gagne de moins en moins à se montrer toute nue. Notre bon noir n'a pas encore, que je sache, poussé le dilettantisme jusqu'à inventer la restriction mentale. Aussi ai-je tout lieu de croire que son cas n'est pas absolument désespéré et que nous n'aurons pas trop de peine à le ramener, tout au moins, à notre niveau : je veux dire à ne plus mentir que raisonnablement, et seulement dans la mesure où il y trouvera quelque avantage.

J'arrive à son indolence, à sa soumission passive à qui sait le dominer. C'est là incontestablement une des causes principales de son infériorité. N'en médisons pas trop cependant. C'est grâce à elle que nous avons pu déjà, sans trop de difficultés, pénétrer jusqu'à lui, au fond des forêts, et lui imposer notre domination. C'est grâce à elle encore que nous allons pouvoir maintenant, en l'éduquant, le mettre à même de collaborer utilement, à nos côtés, à son propre relèvement. Ce grand apathique, inéduqué, méfiant, prompt à gagner à la main, s'il est mollement ou mal dirigé, devient très docile sous une main ferme. Il reconnaît sans réserves notre supériorité, tant qu'elle se manifeste énergiquement, mais loyalement, et a la plus entière confiance en nous tant qu'il n'a pas été trompé.

L'indolence du nègre convenablement dirigé est loin de se traduire partout et toujours par une incurable paresse. La main-d'œuvre européenne n'a jamais été couramment employée dans nos colonies de création récente, et les travaux considérables qui y ont déjà été exécutés sont l'œuvre presque exclusive des indigènes dirigés par les Blancs, sans qu'il y ait eu besoin, pour cela, de recourir à aucun moyen de coercition.

La plupart, j'en conviens, abandonnent encore aux femmes, en invoquant les anciennes coutumes, la lourde tâche de cultiver les plantations et ne consentent qu'avec

un médiocre enthousiasme à venir travailler sur nos chantiers. Il est encore exact que tous, d'une façon générale, limitent leur effort à la dose strictement nécessaire à la satisfaction de leurs besoins ou de leurs désirs et que certains, au voisinage des villes, commencent de réclamer de déraisonnables salaires. Mais, dans ce dernier cas, c'est le commerçant européen qui leur a montré la voie en quintuplant, en décuplant arbitrairement le prix de ses marchandises. Et, pour le reste, en va-t-il différemment chez nous ? La classe ouvrière ou commerçante, dans les milieux civilisés, ne vise-t-elle pas, par tous les moyens, même les plus condamnables, à fournir une dose minimale d'efforts pour un salaire maximum et à s'enrichir pour vivre ensuite dans l'oisiveté ? Jamais encore cette prétention ne s'est élevée parmi les nègres primitifs d'exiger une somme d'avantages inversement proportionnelle au nombre d'heures de travail qu'ils fournissent. Même parmi les civilisés, il faut une culture extrêmement développée pour aimer le travail pour lui-même et en goûter les délicates voluptés. Ce n'est pas là le fait du noir centre-africain, je le proclame bien haut. Du moins, ne tient-il qu'à nous de l'arracher, sans grandes difficultés, à la paresse. D'une part, l'augmentation sans cesse croissante de ses besoins, d'autre part, son inexpérience de l'épargne, regrettable à certains égards, faciliteront singulièrement notre tâche.

Cette extrême prodigalité du noir fétichiste s'explique déjà par la précarité de son existence en ce pays où la forêt est hérissée d'embûches, où les virtuoses du poison sévissent immodérément et où la force prime tous les droits. Elle s'explique aussi par leur cupidité d'enfants capricieux, sans cesse sollicités par de nouveaux désirs. Mais elle s'explique surtout par leur goût extravagant pour le clinquant, le panache, les signes extérieurs d'une supériorité fictive ou réelle. Le noir en possession d'un simple pagne de toile regarde déjà de très haut le sauvage de la

brousse dissimulant tant bien que mal sa nudité sous un lambeau de rabane. Quand ses ressources lui permettent d'accéder au veston, au pantalon, il devient à ses propres yeux et aux yeux de son entourage un personnage d'importance, un homme arrivé. Mais aussi, c'en est fait de sa belle insouciance, de sa simplicité native. Il empruntera, il volera, il travaillera même pour acquérir successivement ces signes révélateurs de sa progression sociale, depuis la paire de souliers jusqu'à la cravate cramoisie. Les boys, les ouvriers, sans cesse torturés par une tentation nouvelle, consacrent, le premier jour du mois, toute leur solde mensuelle à l'achat de l'objet convoité et sont perpétuellement sans argent, quelque élevé que soit leur salaire. La prodigalité, devenue chez eux une infirmité incurable, leur interdit l'acquisition de certains objets dont la valeur dépasse le montant de leurs ressources.

Mais voici que, parmi quelques tribus avoisinant Brazzaville, les indigènes, conscients de leur incapacité à faire individuellement l'effort de volonté indispensable pour épargner, pendant plusieurs mois, les sommes nécessaires à un achat important, ont trouvé une combinaison financière fort ingénieuse pour s'y astreindre : cela s'appelle le *Kitémo*. Je suppose que dix indigènes aient besoin de réaliser, chacun individuellement, un capital de deux cents francs. Ils conviennent de verser périodiquement, chaque mois ou chaque semaine, chacun, le dixième de la somme, soit vingt francs, entre les mains de l'un d'entre eux, à tour de rôle, l'ordre de succession des bénéficiaires étant fixé par le sort. Ainsi, au bout de dix mois ou de dix semaines, chaque associé a touché globalement ce capital de 200 francs et l'association est dissoute.

Le *Kitémo*, entré depuis quelques années seulement dans les coutumes, est un symptôme caractéristique de l'évolution des indigènes au contact de notre civilisation. Ces noirs, hier encore, ne demandant qu'à vivre oisifs, insouciant dans leurs villages, sans grands désirs, sans

grands besoins, escomptent maintenant l'emploi à longue échéance du produit de leur travail. Ils éprouvent la nécessité de s'organiser en vue de pourvoir à la satisfaction de besoins de plus en plus complexes. Alors que, il faut bien le reconnaître, nous n'avons encore pu nous appliquer méthodiquement à améliorer leur situation matérielle, intellectuelle et morale, nous avons cependant déjà obtenu ce résultat appréciable de secouer leur torpeur, de stimuler leur activité par notre seule présence et par l'exemple de notre propre activité. Nous vivons maintenant, dans nos petites villes en formation de l'Afrique Equatoriale Française, parmi des indigènes attentifs à nos gestes, à nos coutumes et qui, s'ils ne songent pas encore, comme dans nos vieilles colonies, à entrer en rivalité avec nous, à s'estimer égaux à nous, s'essaient à nous imiter de loin, à adopter nos usages, à se modeler sur nous au prix même d'un définitif renoncement à leur paresse séculaire.

En résumé, le nègre primitif, envisagé au seul point de vue du caractère, ne nous apporte guère comme compensation à ses défauts que des dispositions à acquérir sous notre tutelle certaines qualités. C'est un grand enfant mal élevé, même pas élevé du tout, mais point méchant. Sa docilité, sa passivité le rendent, d'autre part, très apte à subir l'autorité et le prestige de qui sait le diriger avec une bienveillante fermeté. Aussi ses pires détracteurs ne sauraient-ils contester sans mauvaise foi et sans parti pris que l'on a à son service, en Afrique fétichiste, les indigènes que l'on mérite.

LES SENTIMENTS

Nous avons, dans une précédente étude, rendu compte des sentiments passionnels du Noir Primitif en les mettant en parallèle avec ceux de la femme. Nous ne saurions rien modifier à ce que nous avons dit à ce sujet.

Le nègre est inexistant dans le domaine passionnel. Ses élans affectifs déclenchés par le seul désir ne survivent pas à la petite secousse accompagnant l'acte sexuel. La femme n'est plus pour lui, en dehors des brefs instants de collaboration amoureuse, qu'une esclave sans charmes, sans attrait, qu'il apprécie uniquement en raison de sa valeur procréatrice, manœuvrière ou marchande. Quand, d'aventure, une de ces créatures mûrie, assagie par les ans, réussit à prendre quelque ascendant sur le maître et à lui inspirer quelque attachement d'ordre tout à fait asexuel, notre nègre se garde soigneusement de laisser rien paraître, en public, de cette défaillance, qui serait cruellement raillée par ses congénères. Donc le respect des anciennes coutumes, la crainte du ridicule peuvent contribuer encore à influencer fâcheusement ses facultés affectives. Peut-être la faiblesse physique, l'infériorité sociale de la femme sont-elles aussi partiellement responsables de l'indigence sentimentale de ces êtres, admirateurs exclusifs de la force et de la puissance, par surcroît, insensibles à la beauté, au charme féminin. Mais la cause fondamentale de leur incapacité passionnelle est subjective, inhérente à leur constitution psychique : c'est une infirmité congénitale, héréditaire, commune à toute la race.

L'affectivité n'apparaît guère plus développée dans la famille, à l'égard des ascendants, descendants ou collatéraux, sauf, pourtant, à l'égard de la mère. Il n'existe, dans le cœur du nègre, qu'un seul sentiment profondément enraciné qui ne s'éteint jamais : c'est l'amour de la mère. La persistance de ce sentiment, dans ces âmes si versatiles, si dépourvues de sensibilité, trouve, en dehors de l'intervention de l'instinct, une raison d'être complémentaire dans le fait que la mère est, seule, chargée de l'entretien des enfants qu'elle ne cesse jamais d'entourer de sa tendre sollicitude, même après qu'ils ont été soustraits à son autorité. En revanche, le rôle du père, sauf dans quelques tribus, se borne à l'acte indispensable à la conception.

Après quoi, il ne prend plus souci de sa progéniture. Cela seul doit suffire à nous édifier sur la nature des sentiments réciproques entre le père et ses enfants. En dehors de la tendresse indéfectible pour la mère, les affections les plus sincères, mais encore combien fragiles, sont celles qui unissent soit des frères élevés côte à côte, soit, à l'exclusion de tout lien de parenté, des individus de même condition susceptibles de se prêter un mutuel appui.

Faut-il s'étonner que les facultés affectives soient réduites à leur plus simple expression dans ces milieux primitifs où sévit le plus féroce égoïsme, où la lutte pour la vie s'exerce dans toute sa brutalité, avec, pour seules armes offensives ou défensives, la Force, la Ruse et le Mensonge ? Ces êtres dépourvus de notions morales s'apprécient les uns les autres en raison de leur force ou de leur faiblesse, jamais en raison de leurs qualités ou de leurs défauts. On ne sait pas, parmi les primitifs, estimer, vénérer un être humain pour sa bonté, sa droiture, son désintéressement. Cette entité de la personnalité en opposition avec les animaux et s'en distinguant par d'autres attributs que le langage et une morphologie spéciale n'est pas nettement conçue par un cerveau de nègre primitif. La croyance, si répandue au totem tribal ou familial, à l'animal ancêtre dont chaque descendant doit réintégrer la forme après sa mort, est très significative à cet égard. Il n'apparaît que trop, d'autre part, que ces nègres n'établissent guère de différence entre les humanités les plus faibles : les esclaves, les malades, les enfants orphelins, par exemple, et les animaux. Dans maints villages, les malades réputés incurables étaient, il y a peu de temps encore, jetés à l'eau ou livrés aux fauves, dans la brousse. Les petits orphelins abandonnés par la collectivité étaient réduits à chercher leur nourriture dans les immondices avec les chiens errants. Les femmes et les esclaves des grands chefs défunts étaient enterrés vifs près de la sépulture du maître.

Le cannibalisme, à n'en pas douter, peut et doit s'expliquer par cette même méconnaissance de la personnalité humaine en tant que nettement distincte du reste du règne animal. Les primitifs, n'établissant aucune différence entre les animaux et les créatures humaines tombées en cet état d'ultime déchéance que constitue pour eux la faiblesse, ne conçoivent pas qu'il soit répréhensible de manger de la chair humaine, alors qu'il est permis de se nourrir de la chair des autres animaux. Tout cela c'est : *Niama*, de la viande, de la nourriture, qu'il est parfaitement stupide, ainsi que me le démontraient d'honnêtes *Bouhous*, de mettre en terre où elle devient la proie d'une foule de bestioles peu intéressantes : crabes, fourmis et vermiseaux. Certains, même, dévorent sans scrupule leur semblable, qui n'oseraient commettre le sacrilège de manger la chair de leur totem, de leur animal-ancêtre.

Ainsi se confirme cette assimilation complète, dans l'esprit du nègre primitif, entre l'humanité et l'animalité et, consécutivement, logiquement, sa méconnaissance d'obligations quelconques envers la personnalité humaine. S'il conserve un sentiment de reconnaissance durable pour sa mère, qui lui fut utile et secourable, il use, dans son commerce avec ses semblables, des mêmes procédés égoïstes de défense inspirés par l'instinct de conservation individuelle qui règlent les rapports des hommes avec les animaux et des animaux entre eux : *Homo homini lupus*. Comment, dès lors, concilier des sentiments affectifs avec une semblable conception ?

Le nègre est sans pitié pour les animaux auxquels il impose les pires souffrances, à vrai dire, sans préméditation, sans cruelle intention, uniquement pour en retirer quelque léger avantage ou s'épargner quelque souci. Il ouvre de grands yeux innocents quand on lui reproche sa cruauté : il ne comprend pas. Son attitude envers les créatures humaines en son pouvoir est sensiblement la même. Il ne les fera pas souffrir inutilement, de propos

délibéré, car, je le répète bien haut, le noir primitif n'est ni méchant, ni volontairement cruel et sa sensibilité est si peu développée que le spectacle de la douleur d'autrui ne détermine en elle aucune réaction agréable ou pénible. Mais il ne s'apitoiera pas sur leurs souffrances éventuelles, entendra leurs plaintes avec indifférence et ne fera pas le moindre effort pour leur venir en aide. Il ignore la pitié et la bonté. Nos procédés de pénétration pacifique en Afrique Equatoriale, basés uniquement sur la générosité, la douceur et la patience, stupéfièrent, au début, les indigènes, les inquiétèrent même un peu. Ils n'y virent bientôt qu'un signe de faiblesse et en abusèrent immodérément.

DOCTEUR LOUIS HUOT.